

Grec : écriture

Décrire une scène du quotidien de manière épique

Me voilà à deux pas de l'arène. Une arène dont on ne sort jamais indemne. Physiquement ou mentalement, nous ne pouvons connaître plus dur combat. Un combat nécessaire à la vie. Un combat où l'on doit se protéger, et protéger les siens. Car l'apparence, l'origine ou l'âge ne fait aucune différence. Une dame âgée, si âgée soit elle, ne fait pas plus preuve de pitié que quelqu'un d'autre. Ce sont mêmes les plus dangereuses. Surtout avec des déambulateurs. Elles attisent de la pitié là où il ne faudrait en avoir : lors des courses un jour férié.

Je vous entends déjà : "Cela est pourtant interdit de les faire un tel jour !" Mais c'est le seul jour où nous sommes tous libres. Seul jour où nous sommes assez nombreux pour lutter. Et nous en avons besoin, de cette supériorité en nombre. Même si nous ne sommes pas les seuls à y avoir penser.

Certains travaillent même les dimanches. Mais peu travaillent les jours fériés.

Dans cette arène, il n'existe qu'une seule règle : payer ses courses. Et pour en ressortir vivant, il n'y a pas trente-six solutions : il faut du courage, de la volonté. Mais là où il y a de la détermination et de la concurrence il y a aussi la violence. Une phrase qui est connue de tous ici dit : "Vas-y avant la sonnerie du tocsin mais pars avant celui du glas". Cette phrase sonne comme un conseil. On se la répète la veille... Elle vous empêche de dormir. Jusqu'à ce que votre mère vienne vous dire : "On va faire les courses !" avec son ton innocent des horreurs qui nous attendent et qui vous interrompt dans vos prières.

J'y pénètre enfin. Avec ma famille, nous avons un plan d'attaque. Un plan infailible dont certains sont jaloux. Un plan infailible qui nous a toujours évité le glas. Je vais chercher tout ce qui est ingrédients pour plats sucrés. La partie la plus compliquée. Ces ingrédients sont les plus rares. Depuis la pandémie, les personnes ont découvert une soi-disant "passion" pour la pâtisserie lors du confinement.

Mais je pense à mon père. Mon père qui est allé chercher le papier toilette.

Lorsque le mot "PQ" est sorti de la bouche de ma mère après le mot "papa" j'ai su que c'était trop tard. Elle avait décidé. Il en était ainsi. Paix à son âme.

Je me dirige vers le rayon gâteau. Avec une seule idée en tête : survivre. Je répète ma liste que je connais par cœur : œuf, farine, sucre, sucre vanillé, lait et enfin, levure. Très bien. Le plus dur est la farine. Elle est base de tous gâteaux. Et alors, base de toutes courses. De leurs courses. Il ne reste qu'une dizaine de paquets de farines différentes. La marque m'importe peu. Francine, Tipiak, Gruau d'Or défilent devant mes yeux. Je prends un paquet. Mais celui-ci me tombe des mains et glisse aux pieds d'une dame. Non ! Ce n'est pas possible ! Une dame en déambulateur ! Je ne dois pas la regarder dans les yeux. Sinon c'en est fini pour moi. Je lui prends le paquet des mains tout en courant et me réfugie dans le rayon du lait. Je prends le lait et m'en vais vers les œufs. Une famille est dans ce rayon. Non ! Ils sont supérieurs en nombre ! Ils se tournent vers moi tandis que je les regarde et ils me sourient. D'un sourire qui veut tout dire. D'un sourire machiavélique. Je m'empare d'une boîte de 12 œufs et m'en vais. Je sens leurs regards sur moi. C'était le dernier paquet de 12 ! Le danger me guette.

Je me remets à courir et vais vers le sucre vanillé où je récupère également de la levure. Personne. Je vérifie derrière les comptoirs. Personne. Je vais vers le sucre. Il ne reste qu'un paquet ! Cela aurait été trop beau qu'il y en ait plusieurs... Je me dirige vers ma cible mais celui-ci est saisie par la dame de tout à l'heure. Fichtre ! J'ai échoué. Je bats en retraite vers la caisse.

C'est là que j'aperçois mon frère au front. Il n'a pas pris de panier et n'arrive pas à prendre le fromage. Sans réfléchir plus longtemps, je vais à sa rescousse. Mais quelqu'un me dépasse. Un homme lui prend le fromage qu'il voulait. Non ! On nous attaque ! Ni une ni deux, je lui reprends le fromage et emmène mon frère aux caisses qui me lance un regard d'incompréhension." Il voulait juste m'aider à le prendre." me lance-t-il. Je ne peux m'empêcher de penser : "C'est ce qu'il te fait croire"...

Après des jours et des jours de patience, nous retrouvons ma mère et mon père à la sortie. "il a survécu !", pensé-je en voyant mon père. Nous avons survécu. Nous quittons l'arène avant le son du glas ou du tocsin. Je suis là. J'ai encore la vie devant moi. C'est là que ma mère annonce : "j'ai oublié la viande ! Chérie, tu peux aller en chercher ?"

J'entends alors le son du glas, de la mort elle-même qui m'appelle.